

## La Conversion de Bramimode

Tout lecteur attentif de la Version d'Oxford s'aperçoit immédiatement de l'inégalité de l'oeuvre. La Chanson est inégale dans la portée de ses idées, inégale dans son style et dans sa langue, et inégale surtout dans la trame de son récit. Qui ne veut pas seulement jouir de la beauté de ce chef-d'oeuvre littéraire mais aussi s'intéresser à l'analyse de ces inégalités, dispose de deux méthodes d'approche diamétralement opposées: la méthode "génésiatique," illustrée par Ramon Menéndez Pidal et M. Aebischer, et la méthode "archéologique" appliquée, par exemple, par M. Jules Horrent. Personnellement, nous avons toujours donné la préférence à cette dernière, qui seule nous paraît justifiable, car elle part de la réalité du texte. Avec M. Horrent, nous distinguons donc une version angevine rédigée en Angleterre "dans les parages de la cour de Henri II,"<sup>1</sup> à travers laquelle nous entrevoyons facilement un poème capétien rédigé sur le Continent à une époque sur laquelle les avis des savants diffèrent. Si ces deux versions représentent une Chanson de Roland augmentée d'une Chanson de Charlemagne, il est également possible de reconnaître encore les débris d'une ancienne Chanson de Roland proprement dite relatant seulement la tragédie de Roncevaux, poème que l'on a dit, avec de bons arguments, rédigé entre 1086 et 1095 mais dont l'endroit de la rédaction est fort discuté.

Récemment, nous sommes intervenu nous-même dans le débat concernant la date du poème capétien. Dans un article intitulé "La Version dionysienne de la Chanson de Roland," qui paraîtra prochainement dans les Mélanges Erhard Lommatzsch, nous pensons avoir réussi à identifier dans certains barons de Charlemagne que participent à la bataille contre Baligant les grands feudataires restés à l'arrière pour assister l'abbé Suger de Saint-Denis dans sa régence au cours des années 1147 à 1149, lors de l'absence de Louis VII parti à la croisade; plusieurs autres éléments analysés, tels que l'"oriflamme" et l'influence de l'oeuvre de Geoffrey de Monmouth sur Saint-Denis et sur la Chanson de Roland et de Charlemagne n'ont fait que corroborer cette datation. Depuis lors, nous avons pris connaissance de l'importance identification de Baligant avec deux généraux musulmans, les frères Yahya et Mohamed ben Ali Ghâniya, identification faite par M. Jean Poncet dans une communication devant le Deuxième Congrès International d'Etudes Nord-Africaines tenu à Aix-en-Provence en 1968.<sup>2</sup> Dans sa communication, M. Poncet réussit à démontrer-en se servant aussi d'une étude des noms de lieux mentionnés dans l'épisode de Baligant-que cet épisode reflète les événements militaires qui se sont déroulés en Aragon et en Catalogne après la prise de Saragosse en 1118 et avant la défaite d'Alphonse le Batailleur et de ses alliés français à Fraga en 1135, défaite qui leur fut infligée pré-

<sup>1</sup>Jules Horrent, La Chanson de Roland dans les littératures française et espagnole au moyen âge (Paris, 1951), pp. 330.

<sup>2</sup>Publiée dans La Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée, 1970, numéro spécial (Gap: Editions Ophrys), pp. 125-239.

cisement par Yahya ben Ali Ghâniya.<sup>3</sup> Si l'on y ajoute encore le souvenir de l'invasion anglo-allemande en France de 1124-décrit avec tant de pathos par Suger dans sa *Vita Ludovici Grossi* et détectable également dans l'épisode de Baligant-il est difficile de ne pas admettre que le poème capétien obscurci sous la version angevine contenue dans le manuscrit Digby 23 d'Oxford, a dû être rédigée à la fin des années '40 du XII<sup>e</sup> siècle.

Mais au cours de notre démonstration, nous avons négligé délibérément un épisode, sur lequel nous nous proposons de revenir dans une étude particulière: nous voulons parler de la conversion de Bramimonde dans la laisse CCLXXXIX de l'édition Segre, dont un écho se trouve encore au v. 3990: "En Bramidonie ad chrestientét mise." Nous avons fait cette omission pour plusieurs raisons, dont voici d'abord l'une, qui n'est qu'une impression tout à fait personnelle: Il nous semble, en effet, que cette conversion est comme rattachée après coup au poème et que, bien qu'on dise communément que les blasphèmes de Bramimonde dans la laisse CLXXXVI (éd. Segre) "préparent de loin sa conversion à la vraie foi,"<sup>4</sup> cette conversion ne cadre pas entièrement avec le caractère de la reine telle qu'elle nous est présentée dans l'épisode de Baligant." Il est vrai que notre collègue américaine, Mme Marianne Cramer

<sup>3</sup>M. Poncet pense (*op. cit.*, p. 131) que 1135 est la date ante quem la Chanson aurait été composée, "sinon le poème eût été plus démoralisant qu'exaltant," dit-il. Mais la défaite historique peut aussi, au contraire, servir à rehausser la valeur de l'Empereur légendaire, dont la vaillance est si grande qu'il vainc même le terrible Yahya ben Ali Ghâniya. De même, à la page 135, M. Poncet, par son idée que la Chanson doit se situer nécessairement avant 1135, est amené à conclure que "le poème est composé pour l'instruction et pour la gloire de la croisade prêchée par les clunisiens; il est écrit pour un public bouleversé par la menace 'sarrasine,' qui n'avait nulle conscience d'oeuvrer ou d'assister à la formation d'une nouvelle nation chrétienne." Au contraire, tout l'épisode de Baligant respire précisément l'esprit d'une nation naissante et prenant conscience d'elle-même, symbolisée par le pouvoir royal central qui est représenté dans la Chanson non seulement par Charlemagne mais aussi par ses conseillers intimes Naimes, Anselme de Mayance, Jozeran de Provence et Godselme! Et la croisade prêchée est, comme nous l'avons cru démontrer dans notre article "La Version dionysienne de la Chanson de Roland" déjà cité, celle du cistercien Bernard de Clairvaux. Il y aurait encore d'autres détails à relever dans la communication de M. Poncet, mais l'essentiel est que son identification des frères ben Ali Ghâniya et de la véritable géographie des champs de bataille de la Chanson appuient fortement notre thèse, à savoir, que la Chanson de Roland, telle que nous la lisons aujourd'hui, fut composée dans ses parties essentielles autour de 1150.

<sup>4</sup>Gérard Moignet, La Chanson de Roland (Paris: Bordas, 1969), p. 201. Ainsi déjà Edmond Faral, La Chanson de Roland. Etude et analyse (Paris: Mellottée, 1934), p. 242, note 1.

Vos, dans une belle communication intitulée "From Foreknowledge to True Knowledge: The Ascendency of Bramimunde in the Chanson de Roland" devant les membres de la branche américaine de notre société, a essayé récemment<sup>5</sup> d'expliquer cette fin en identifiant Bramimonde avec la *sponsa coelestis* retrouvant la figure de Charlemagne le *rex regum* au sein de l'*ecclesia*, représentée par Aix-la-Chapelle avec ses bains. Nous sommes loin de vouloir nier qu'une conception typologique ait pu prévaloir dans l'esprit du remanieur qui a composé les laisses CCLXXXIX et CCXC—et probablement encore d'autres qui sont perdues aujourd'hui—<sup>6</sup> mais nous doutons néanmoins qu'elle ait appartenu déjà au poème sandionysien d'environ 1150. Il nous semble que Bramimonde, telle qu'elle nous apparaît à travers l'épisode de Baligant, n'est pas conçue par l'auteur de cet épisode comme une âme qui se prépare à la vraie foi puisque la victoire des chrétiens à elle seule suffit à prouver la supériorité de leur religion sur la sienne. L'interprétation contraire, à notre avis, n'est due qu'au remanieur anglo-normand; en revanche, nous souscrivons entièrement à la définition que M. Gérard Brault a donnée de ce personnage violent lorsqu'il écrit dans sa fine analyse du rôle de Bramimonde dans la *Chanson de Roland* qui paraîtra prochainement dans les *Mélanges Le Gentil*,<sup>7</sup> que "la reine sarrasine a un coeur de Judith" et qu'elle "serait capable de prendre la chose en main elle-même si l'occasion se présentait."

En effet, bien qu'elle désespère de la cause des Sarrasins, comme le dit M. Brault, "à la différence de son mari qui se refuse à l'inévitabilité de la victoire chrétienne," elle se jette au pied de Baligant, qui la relève (v. 2825 éd. Segre), geste symbolique caractéristique de l'art du poète de Saint-Denis et qui signifie clairement que cette femme si combative espère encore, en dépit de sa conviction profonde, qu'il existe quelqu'un capable de tuer Charles. Cette attitude est bien loin de celle d'un esprit propice à une conversion et contraste fortement avec la grandeur d'âme avec laquelle l'empereur traite Bramimonde après la chute de Saragosse, ce qui est également mis en relief par M. Brault dans son étude déjà citée. Il est vrai qu'au v. 3674 (éd. Segre) nous lisons que "Co voelt li reis, par amur convertisset," mais il y a une différence entre vouloir que quelqu'un se convertisse et vouloir se convertir soi-même, et le poète de Saint-Denis n'indique rien dans le caractère de la reine qui paraisse l'orienter vers cette dernière direction. A moins qu'on n'interprète la scène du blasphème des dieux païens comme un tel indice,

<sup>5</sup>Le 29 décembre 1972 à Chicago, dans le cadre de l'assemblée Annuelle de la Modern Language Association of America. Nous remercions beaucoup Mme Cramer Vos d'avoir mis le texte de sa communication à notre disposition.

<sup>6</sup>Cf. Paul Aebischer, "Les Derniers vers de la *Chanson de Roland*," publié dans *Rolandiana et Oliveriana* (Genève: Droz, 1967) notamment pp. 202-205.

<sup>7</sup>"Truvel li unt le num de Juliane": Sur le rôle de Bramimonde dans la *Chanson de Roland*. Nous remercions notre ami Brault bien sincèrement qu'il ait mis son étude à notre disposition avant sa parution dans les *Mélanges*.

ainsi que l'ont fait Faral et bien d'autres après lui;<sup>8</sup> mais est-ce vraiment la seule explication possible de cette scène impressionnante. Sans doute le poète sandionysien a-t-il voulu décrire symboliquement la ruine de tous les espoirs des païens par la destruction des dieux païens (n'oublions pas que Bramimonde n'est pas seule; au contraire, elle accomplit ce sacrilège en présence et avec l'aide d'une foule de plus de trente mille Sarrasins), mais ne serait-il pas concevable que le poète ait voulu peindre en même temps le tempérament violent de cette femme remarquable? Et rien que cela?

Peut-être le nom de la reine nous fournira-t-il un indice sur les intentions véritables du poète concernant son personnage. Voici un inventaire des formes des versions les plus anciennes qui nous soient parvenues : Oxford a d'abord la forme Bramimonde, puis tout à coup, au milieu de l'épisode de Baligant (à partir du v. 2822 de l'éd. Segre) , son nom est changé en Bramidonie. Venise IV a toujours Braimonde,<sup>9</sup> tandis que le Ruolantes liet du prêtre Conrad porte une fois (v. 2569) la forme Brachmunt, nom que l'adaptateur allemand donne, par une interprétation personnelle du modèle français à laquelle nous aurons à revenir, à un chevalier païen du conseil de Marsile, et par ailleurs la forme Brechmunda. Les manuscrits norrois ne sont pas uniformes: le manuscrit a de la première moitié du XVe siècle a Bamundi, tandis que les copies modernes B et b du XVIIe siècle, qui, d'après M. Aebischer,<sup>10</sup> fournissent souvent des leçons supérieures à celles de a, portent la forme Haimbunde.<sup>11</sup> Cette situation linguistique n'est pas très favorable à l'explication du nom donnée par M. de Mandach<sup>12</sup> et adoptée par M. Sholod,<sup>13</sup> selon laquelle Bramimonde représenterait bru-Maimunde. la bru du roi Mut'amid "Maimun" de Séville, c'est-à-dire Zaïre, la femme d'Alphonse VI surnommé "L'Empereur." Voici pourquoi: en comparant les différentes formes, on constate qu'une fois de plus, la tradition norroise rejoint la tradition représentée par Venise IV, car la diphtongue ai n'existe plus en ancien norrois et est donc un emprunt dans cette langue (elle a évolué à ei, cf.

<sup>8</sup>Cf. no. 4

<sup>9</sup>Une fois (v. 2928 de l'éd. Gasca Queirazza), on trouve Briamonde, ce qui est une erreur du scribe pour Braimonde. Braimunde (vv. 3823, 3841) n'est qu'une variante graphique dans une laisse en o.

<sup>10</sup>Rolandiana Borealla (Lausanne: F. Rouge, 1954), p. 58.

<sup>11</sup>p. Aebischer, op., cit., p. 132.

<sup>12</sup>La Geste de Charlemagne et de Roland (Genève-Paris : Droz-Minard, 1961), p. 37.

<sup>13</sup>Charlemagne in Spain: The Cultural Legacy of Roncesvalles (Genève: Droz, 1966), pp. 174 et 229.

got. haims 'village,' anc. norr. heimr 'habitation,' 'monde'; l'h initial doit représenter une faute de lecture du modèle ou de l'un des modèles), comme il ressort aussi de la forme Bamundi du manuscrit a, qui a réduit la diphtongue à a, voyelle courante en ancien islandais. Les deux formes du Ruolantes liet renforcent encore la tradition de Venise IV, car l'alternance entre Brach- et Brech s'explique par le fait que le moyen haut-allemand, comme l'ancien norrois, ne connaissait plus la diphtongue ai, qui avait également abouti à ei. Voilà pourquoi Conrad pouvait substituer à Bramimonde deux formes qui reflètent fort bien l'idée personnelle que ce poète se faisait de ses deux personnages Brachmunt et Brechmunda.<sup>14</sup> Ces données linguistiques ne sont d'ailleurs pas nouvelles; Maurice Wilmotte<sup>15</sup> avait déjà soutenu que Venise IV est ici supérieur à Oxford.<sup>16</sup> et Joseph Bédier,<sup>17</sup> ainsi que M. Segre,<sup>18</sup> ont même fourni les variantes des remaniements ultérieurs conservés.

<sup>14</sup>brach signifie en moyen haut-allemand 'bruit,' 'fracas,' mot inspiré à Conrad par le fait qu'il a transformé Bramimonde saluant Ganelon dans le conseil de Marsile en un chevalier sarrasin; c'est un nom qui convient bien à un païen aux yeux du poète (cf., p. ex., Gratamunt, nom du cheval de Valdabrun, composé avec grate, qui est probablement une variante dialectale de krote, 'crapaud,' ou encore le nom du roi Maglirte, qui est composé de magen, 'puissance,' 'grande force' et d'un dérivé du verbe lîren, 'n'en être rien; venir à rien'). brech, au contraire, appartient au verbe brêhen, 'luire soudainement et fort; briller,' et munda se réfère à la signification spéciale de mund qui est 'don offert comme garantie' (cf. Kluge-Mitzka, Etymol. Wörterbuch d. deutschen Spr.,<sup>19</sup>1963, p. 493a), la formation radical du verbe + mund rappelant celle de Sigimund; ceci est également conforme à la conception que Conrad se fait de la reine, cf. plus loin.

<sup>15</sup>Le manuscrit V<sup>4</sup> de la Chanson de Roland", Académie royale de Belgique. Bulletins de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques, 5<sup>e</sup> série, t. 23 (1937), p. 49.

<sup>16</sup>Il est vrai que Wilmotte dit aussi que "la plus vieille forme est celle de V<sup>7</sup> avec le d caduc (Braydemonde, v. 940)" en se basant sur la forme Braidimunda trouvée par Ernst Gamillscheg, Romania Germanica, vol. 1 (Berlin-Leipzig: De Gruyter, 1934), p. 312, dans un cartulaire de Toulouse. Mais ceci est assez douteux vu qu'il s'agit d'un manuscrit de la fin du XIII<sup>e</sup> (A. de Mandach, op. cit., p. 403, le date de 1340 environ) contenant un remaniement de la fin du XII<sup>e</sup> siècle (cf. J. Horrent, op. cit., p. 366). Bien que la langue soit en général "un français littéraire encore très pur" (J. Horrent, op. cit., p. 47), le copiste n'était pas Français (cf. J. Horrent, loc. cit.), mais Italien du Nord, peut-être de Padoue. Or, en ancien padouan, les consonnes dentales intervocaliques tombent, nous apprend G. Ineichen, "Die paduanische Mundart am Ende des 14. Jahrhunderts auf Grund des Erbario Carrarese," Zeitschr. f. roman. Phil., 73 (1957), 75 sqq., mais à partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, une régression se fait sentir sous l'influence de la langue littéraire naissante et de l'orthographe humaniste: "immerhin muss intervokalisches t meist vor d zurücktreten" (G. Ineichen, op. cit., 76). Donc la forme Braydemonde de Venise VII n'est pas "la plus vieille," mais une forme hypercorrecte.

Au lieu de prolonger ici ces réflexions philologiques, disons donc aussitôt que la plupart des formes du nom de la reine sarrasine remontent à la forme Braimonde, qui est conservée dans Venise IV et que Maurice Wilmotte (loc. cit.) avait déjà considérée comme la forme originale. Or, Braimonde rappelle la formation de nombreux noms de personnages païens qui, comme le disait Joseph Bédier,<sup>19</sup> "frappent par leurs allures de truculence fantasque," noms "à la fois risibles et terrifiants, qui eussent rempli d'aise Victor Hugo: Esplandoine et Gadifer, Fernagu et Malagu, Matamar et Matefelon, Sortibras et Fierabras, Brandonas, Brifanbalz. ... Ce sont toujours les mêmes procédés de fabrication." Dans notre cas, il s'agit d'une composition de braire, verbe qui est attesté en ancien français depuis le XI<sup>e</sup> siècle avec la signification de 'crier très fort, gueuler' et qui est encore vivante dans le français régional de la Normandie avec le sens particulier de 'crier en se lamentant (en parlant des femmes et des enfants)'.<sup>20</sup> Le deuxième élément, monde, pourrait être un terme grossier pour 'bouche,' provenant du germanique munt, qui est attesté dans cette forme en ancien bas-francique;<sup>21</sup> que le terme ait été grossier, est peut-être prouvé par le fait que le mot ne figure en aucun autre cas dans la langue littéraire. Même si l'explication donnée ici pour le deuxième élément est peut-être trop hypothétique, celle du premier élément était certainement juste aux yeux des gens du XII<sup>e</sup> siècle, au moins en Angleterre, où l'on a remplacé braire par son équivalent anglo-saxon \*brammen, 'mugir; rugir; grogner (en parlant du porc en chaleur)'<sup>22</sup> dans la Version

<sup>17</sup>De l'Édition princeps de la Chanson de Roland aux éditions les plus récentes," Romania, 64 (1938), 235 et n. 1.

<sup>18</sup>La Chanson de Roland. Documenti di Filologia, 16 (Milano-Napoli: Ricciardi, 1971), notes aux vv. 634, 2822, 3636, 3655, 3680, (particulièrement dans la note au v. 2822).

<sup>19</sup>La Chanson de Roland commentée (Paris: Piazza, 1927), p. 299 sqq.

<sup>20</sup>Cf. FEW, I, 490a.

<sup>21</sup>Cf. Kluge-Mitzka, op. cit., p. 4926; Jan de Vries, Nederlands Etymologisch Woordenboek (Leiden: Brill, 1971), p. 452b.

<sup>22</sup>Cette forme n'est pas attestée en moyen anglais, probablement à cause de sa signification vulgaire, mais le verbe se trouve en ancien anglais dans les formes brēman et bremman (cf. Clark Hall-Meritt, A Concise Anglo-Saxon Dictionary (Cambridge, England: University Press, 1962), p. 56b) ; une combinaison des deux, \*brēmman, tout à fait possible dans des onomatopées de ce genre, a pu aboutir à \*brammen suivant les règles phonétiques énoncées dans la n. 13. Une variante brimmen, dont nous avons cité les significations, est représentée très bien en moyen anglais, cf. Middle English Dictionary, vol. I (Ann Arbor: Univ. of Michigan Press, 1956), p. 1173a. La forme brammen est attestée d'ailleurs en moyen bas-allemand, cf. Kluge-Mitzka, op. cit., p. 104a s.v. brummen (autre variante). De toute façon, il faut écarter une influence de fr. bramer, telle que la suggère M. Brault, op. cit., n. 17, car

d'Oxford. Bramimonde signifierait donc 'gueularde.' La deuxième forme contenue dans cette version,<sup>23</sup> Bramidonie, n'est pas plus belle: comme l'a reconnue déjà M. Brault,<sup>24</sup> le deuxième élément contient probablement l'adjectif idoine, attesté, d'après le FEW, IV, 540b, pour la première fois précisément dans l'Angleterre de la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle (chez Beneit, La Vie de Thomas Becket); le nom de la reine tel qu'il se présente dans la deuxième partie de l'épisode de Baligant signifierait donc 'capable de crier très fort,' ce qui n'est pas très flatteur non plus.

Toute cette discussion sur le nom de la reine sarrasine avait pour but de démontrer que le poète sandionysien n'avait pas nécessairement une conception trop favorable de ce personnage opiniâtre, qui du sommet de sa tour, voyant la défaite de Baligant et la fuite générale de son peuple, s'écrie encore à haute voix: "Aiez nos, Mahum!" (v. 3641), sans manifester aucun désir d'abandonner sa religion pour embrasser la vraie foi. Aussi la clémence de Charlemagne à son égard ressort-elle encore davantage: bien que Bramimonde soit particulièrement entêtée, Charles non seulement ne la forcera pas à se faire baptiser, mais il veut même que "par amur cunvertisset" (v. 3674 éd. Segre), idée répétée encore dans la laisse suivante:

Mais n'ad talent li facet se bien nun.  
(v. 3681 éd. Segre)

Et ceci bien que les Français, et leur empereur en premier, n'aient vraiment

ce verbe ne se trouve en français que depuis le XVI<sup>e</sup> siècle; pour le moyen âge, il n'est attesté qu'en ancien occitan, où il s'agit probablement d'un emprunt au gothique, cf. FEW, XV/1, 240a, 242a.

<sup>23</sup>Depuis l'étude pénétrante de Charles Samaran, La Chanson de Roland.

Etude historique et paléographique (Paris: Société des Anciens Textes Français, 1933), p. 10, on a abandonné l'avis de la New Palaeographical Society, fasc. 1914, selon lequel le manuscrit Digby 23 de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford serait écrit par plusieurs mains. On se souvient: Samaran est d'avis que "l'écriture, en dépit de variations apparentes, est aussi homogène qu'on peut l'attendre d'un copiste qui ne taille pas régulièrement sa plume et qui obéit aux dispositions du moment." Or, nous avons contrôlé sur les photocopies toutes les irrégularités mentionnées par Samaran dans la note 1 de la p. 10, et nous partageons tout à fait son avis, sauf pour le changement d'écriture au folio 51 r° (v. 2810 éd. Segre), où débute la laisse CC qui contient précisément la première attestation de Bramidonie pour Bramimunde (v. 2822). Sans idée préconçue, il nous semble qu'on peut distinguer très clairement deux mains dans le manuscrit Digby 23, ce qui donne encore plus de poids à Bédier, lequel avance, à notre avis, la seule raison valable pour le changement de Bramimunde à Bramidonie: "On conçoit que le manuscrit d'Oxford ait accueilli des personnages au nom double, si certains cahiers en ont été copiés d'après un certain modèle, d'autres cahiers d'après un autre modèle" (Romania, 64 [1938], 236).

<sup>24</sup>Op. cit., n. 17.

pas ménagé les païens, le poète ne manque pas d'insister là-dessus:

Li emperere ad Sarraguce prise;  
A mil Franceis f[ai]t ben cercher la vile,  
Les sinagoges et les mahumeries.  
A mailz de fer e cuignes qu'il tindrent  
Fruissent les ymagenes e trestutes les ydeles:  
N'i remeindrat ne sorz ne falserie.  
Li reis creit Deu, faire voelt sun service,  
Et si evesque les eves beneissent;  
Meiment païen ent[r]esqu'al baptist[i]rie.  
S'or i ad cel qui Carie cuntredie,  
Il le fait [p]rendre o ordeir ou ocire.  
Baptizét sunt asez plus de .c. milie,  
Veir chrestien, ne mais sul la reïne.  
(vv. 3660-3672 éd. Segre)

C'est précisément cette clémence qui est exceptionnelle et réservée à l'Empereur lui-même, car la clémence est une vertu exclusivement royale.<sup>25</sup> Le personnage de Bramimonde-Bramidonie est donc conçu par le poète de l'épisode de Baligant en premier lieu pour rehausser le prestige de Charlemagne—et indirectement celui de la royauté capétienne—et non pas en souvenir de la conversion historique d'une princesse musulmane: conversion éclatante, soit, mais d'un passé lointain (fin de 1091 ou début de 1092)<sup>26</sup> et survenue dans l'Espagne lointaine (Tolède).

L'idée exprimée par le vers 3674 ("Co voelt li reis, par amur cunvertisset") est si extraordinaire pour la littérature de l'époque qu'il nous faut nous y arrêter encore un instant. Car elle marque un contraste surprenant avec la tonalité générale, et notamment avec l'ancienne "Chanson de Roncevaux," tonalité qui—on l'a répété maintes fois—reflète l'esprit des croisades, du *bellum justissimum*, selon lequel on n'attaquait pas des innocents mêlés à des coupables, mais l'ensemble des peuples musulmans qui était *summa culpabilis*, comme l'écrivait Humbert de Romans, le maître général des Dominicains au XIII<sup>e</sup> siècle et de son temps le protagoniste parmi les théoréticiens de la croisade.<sup>27</sup>

<sup>25</sup>Elle n'est pas mentionnée dans la caractérisation par ailleurs excellente de la fonction de Charlemagne dans la *Chanson de Roland* par Karl-Heinz Bender, *König und Vasall. Untersuchungen zur Chanson de geste des XII Jahrhunderts*. *Studia Romanica*, Heft 13 (Heidelberg: Winter, 1967), pp. 9-26.

<sup>26</sup>E. Lévi-Provençal, "Hispano-Arabica: La 'Mora Zaïda,' femme d'Alphonse VI de Castille, et leur fils l'infant D. Sancho," *Hespéris*, 18 (1934), 7.

<sup>27</sup>Ce renseignement et la plupart des autres qui concernent l'attitude militante des chrétiens envers l'Islam proviennent du livre capital de Norman Daniel, *Islam and the West. The Making of an Image* (Edinburgh: The University Press, 1960), chap. IV: "The Place of Violence and Power in the Attack, on Islam," pp. 109 sqq.

L'Eglise, enseignait-il dans son traité De predicatione Sanctae Crucis, dispose de deux épées, l'une contre les hérétiques et l'autre contre les rebelles; or, conclut-il, les musulmans tiennent des deux puisqu'ils détruisent les corps de ceux qui ne croient pas à leur religion comme le font les rebelles et qu'ils possèdent une âme semblable à celle des hérétiques. Voilà pourquoi l'essence de la croisade était de tuer pour l'amour de Dieu. Les musulmans, écrivait encore Benoît d'Alignan<sup>28</sup> dans son Tractatus fidei contra diversos errores d'env. 1240, ne sont pas dignes qu'on dispute avec eux, mais plutôt qu'on les extermine à feu et à sang.<sup>29</sup> Cette idée est celle-là même qu'exprimé aussi le dignitaire de l'Eglise qu'est Turpin lorsqu'il dit:

Culvert paien, vos i avez mentit!  
 Carles, mi sire, nus est quarant tuz dis;  
 Nostre Franceis n'unt talent de fuïr.  
 Vos cumpaignuns feruns trestuz restifs:  
 Nuvele mort vos est [uvra]t susfrir.  
 Ferez, Franceis, nul de vus ne s'ublīt!  
 Cist premer colp est nostre, Deu mercit.  
 (vv. 1253-1259, éd. Segre)

Turpin parle ici comme Bernard de Clairvaux, qui défend également l'emploi de la violence dans son Liber ad milites Templi de laude novae militiae. Ainsi, Bernard écrit au chap. III, entre autres, qu'un chrétien tire gloire de la mort d'un païen (c'est-à-dire musulman) parce que le Christ est par-là glorifié.<sup>30</sup> Et voilà qu'à la fin de l'épisode de Baligant, la reine sarrasine, la païenne la plus obstinée (plus obstinée même que son mari qui meurt de douleur, accablé par le malheur), est emmenée captive dans la douce France, afin qu'elle ait la chance de connaître par expérience la vraie foi et de décider de son propre gré si et quand elle serait prête à recevoir le baptême! Quelle différence fondamentale d'attitude tout à coup! Et pourtant, elle doit être attribuée au poète sandionysien, car Venise IV contient aussi ce passage (vv. 3860-61), et le prêtre Conrad a dû le connaître également, au juger de l'épisode sur lequel il a brodé son récit de la conversion de la reine (nous y reviendrons encore).

<sup>28</sup>Benoît, né vers la fin du XII<sup>e</sup> S. et mort en 1268, était bénédictin.

Il rendit de grands services à Louis VIII dans la guerre contre les Albigeois et fut nommé en 1229 évêque de Marseille; en 1239, il partit avec Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne, en Terre Sainte, où il resta après le départ des croisés, pour n'en revenir qu'en 1242. En 1264, Alexandre IV le chargea de prêcher une nouvelle croisade, qui sera la seconde expédition de Saint Louis. En 1266, il se démit de son évêché et se retira chez les frères mineurs.

<sup>29</sup>N. Daniel, op. cit., p. 113.

<sup>30</sup> "In morte pagani christianus gloriatur, quia Christus glorificatur;" (S. Bernardi Opera, vol. III, p. 217, éd. Leclercq-Rochais).

A notre avis, nous avons ici une autre preuve que le poème continental qui précède la Version d'Oxford a été composé autour de 1150 dans le cercle entourant l'abbé Suger de Saint-Denis. Car il s'agit ici sans aucun doute de l'influence qu'avait exercée, grâce à une amitié personnelle très profonde entre les deux hommes, le Liber contra sectam sive haeresim Saracenorum de Pierre le Vénérable. Nous savons aujourd'hui<sup>31</sup> que le grand abbé de Cluny ne partageait pas les vues des cisterciens, et de Bernard de Clairvaux en particulier, sur l'extermination des musulmans: dans sa lettre à Bernard, dans laquelle il envoie la traduction qu'il avait fait faire du coran et d'autres textes islamiques, Pierre plaide pour une attitude plus rationnelle envers l'Islam. Il fallait combattre, disait-il, détruire et anéantir "uerbo et scripto"—mais non en tuant toute science qui essaie de s'exhausser contre la grandeur divine.<sup>32</sup> "Non vult enim Deus prorsus occidi, non omnino extingui," écrivait-il encore à Louis VII dans une lettre de la même époque.<sup>33</sup> Etant donné l'expérience que Cluny avait acquise grâce à son intervention dans les affaires d'Espagne, Pierre était persuadé que l'on devait s'attaquer à l'Islam "non ut nostri sepe faciunt armis sed uerbis, non ui sed ratione, non odio sed amore";<sup>34</sup> "Mais n'ad talent li facet se bien nun," répète après lui le poète de Saint-Denis, "ço voelt li reis, par amur cunvertisset." Or, la dernière des quatre traductions commandées par Pierre, celle du coran, fut terminée en juin ou juillet 1143; l'organisation en un volume (aujourd'hui ms. 1162 de la Bibliothèque de l'Arsenal) prit aussi quelques temps, de même que la correspondance de Pierre et de Bernard concernant un traité contre les doctrines de l'Islam, de sorte que les écrits de Pierre le Vénérable contre la religion musulmane sont généralement datés du temps de la prédication de la Seconde Croisade par Bernard de Clairvaux ou juste après.<sup>35</sup> Mais ajoutons aussitôt que le point de vue de Pierre était unique de son temps et que ses discussions théologiques avec

<sup>31</sup>Grâce, notamment, à l'importante publication de James Kritzeck, Peter the Venerable and Islam. Princeton Oriental Studies Nr. 23 (Princeton: University Press, 1964).

<sup>32</sup>"Nec tamen ut michi uidetur opus istud etiam hoc tempore ociosum uocare debeo, quoniam iuxta apostolum, uestrum est et omnium doctorum uirorum, omnem scientiam extollentem se aduersus altitudinem Dei, omni studio uerbo et scripto impugnare, destruere, conculcare" (éd. Kritzeck, p. 213). Avec J. Kritzeck, op. cit., nous sommes convaincu que Pierre se sert des termes militaires impugnare, destruere, conculcare seulement comme du langage le plus propice à être compris et à produire le résultat désiré: "Peter's warfare was single-mindedly against false doctrine, not against men."

<sup>33</sup>Cité d'après J. Kritzeck, op. cit., p. 21.

<sup>34</sup>Liber contra sectam . . ., livre I (éd. Kritzeck, p. 231).

<sup>35</sup>J. Kritzeck, op. cit., p. 46. Rappelons, à ce propos, que Bernard mourut le 20 août 1153 et Pierre le Vénérable à Noël 1156, tandis que Suger était mort dans les premiers jours de l'an 1151.

les musulmans sont considérées par les spécialistes en la matière comme une oeuvre de pionnier, qui n'aura pas de suite Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>36</sup> Est-ce alors une simple coïncidence si c'est précisément l'abbaye de Saint-Denis qui possédait au moins depuis la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup> un des plus anciens manuscrits de la Chronique du Pseudo-Turpin, texte qui contient une disputation théologique entre Roland et Ferragut, qui se termine par la description d'une ordalie qui devait décider de la vraie foi?<sup>38</sup> Grâce aux recherches patientes de M. de Mandach,<sup>39</sup> nous savons aujourd'hui que cette chronique fut com-

<sup>36</sup>Cf. J. Kritzeck, op. cit., p. 24; N. Daniel, op. cit., p. 117. Ce dernier appelle l'attention du lecteur sur le fait que le deuxième écrit connu qui soit conçu dans le même esprit est l'Epistola Salutaris regi Babilonis (av. 1227) par laquelle Olivier de Cologne (ou de Paderborn) voulait convertir le sultan al-Kamil. "Oliver, like Peter before him, écrit M. Daniel, was conscious of his originality in using the pen (in Latin) instead of the sword." Cf. aussi R. W. Southern, Western Views of Islam in the Middle Ages (Cambridge, Mass: Harvard University Press, 1962), p. 37: "With this translation [scil. la traduction du coran de Robert de Ketton commandée par Pierre le Vénérable], the West had for the first time an instrument for the serious study of Islam. Its appearance brought the first short period of objective appraisal to a fitting end. But it is an end rather than a beginning. The serious study of Islam was not an object that commended itself to the contemporaries or immediate successors of Peter the Venerable."

<sup>37</sup>Le ms. B.N., f. lat. 12710, qui mentionne au f<sup>o</sup> 69 v<sup>o</sup> que l'abbaye de Saint-Denis possède un texte du Pseudo-Turpin, est daté par Jules Lair, "Mémoire sur deux chroniques latines composées au XII<sup>e</sup> siècle à l'abbaye de Saint-Denis," Bibl. de l'Ec. des Chartes, revue d'érudition, 35 (1874), des dernières années du XII<sup>e</sup> siècle. Nous ne comprenons pas comment M. de Mandach, op. cit., p. 93, a pu écrire "D'après Jules Lair, l'abbaye de St. Denis possédait un Turpin dès avant 1149." Les autres références cités en note, Walter Muir Whitehill, El Libro de Santiago (1944), et Ronald N. Walpole, "The Source of Parts 1, 2 and 4 of Charlemagne and Roland" (1944), ne mentionnent rien de pareil non plus.

<sup>38</sup>"Tali igitur pacto, inquit Ferracutus, tecum pugnabo, quod si verax est haec fides quam asseris, ego victus sim, et si mendax est, quod tu victus sis, et sit genti victi opprobrium, victoris autem laus et decus in aevum! Fiat, inquit Rotolandus." (Der Pseudo-Turpin von Compostela, éd. Hämel-Mandach, p. 66). Cf. aussi R. W. Southern, op. cit., p. 35f ". . . in one of the least likely of sources, in the History of Charlemagne of the Pseudo-Turpin, . . . there is a mixture which is characteristic of the time. In this work there is all the usual detail about the idolatrous Saracens with which the romances of Charlemagne abound; but in the middle of it there is a theological debate between Roland and the Saracen giant Ferracutus, which shows a good grasp of the main points at issue between Christians and Moslems, and recognizes the strength of the Moslem insistence on the unity of God."

<sup>39</sup>op. cit., pp. 95, 290 sqq.

posée dans un milieu clunisien; rien de plus naturel donc si le point de vue de Pierre le Vénéral se retrouve dans cette disputation théologique qui y est insérée, et rien de plus naturel non plus qu'une copie de ce texte ait trouvé son chemin très vite jusqu'à Saint-Denis, où le climat spirituel était fort proche de celui de Cluny et dont les deux chefs étaient liés d'amitié.

Nous avons donc la nette impression que le poète responsable du poème de Saint-Denis terminait son épisode de Baligant par cet acte magnanime de clémence à l'égard de la reine sarrasine, représentante de la ténacité religieuse païenne à outrance (cf. aussi la *Version de Châteauroux*, v. 5870: "Mais Bramimonde ne la [la religion chrétienne] volst prendre mie"), afin de rehausser encore le prestige impérial-c'est-à-dire celui de la royauté capétienne. Pour nous, il ne fait pas de doute que l'idée d'une telle clémence fut suggérée à l'auteur par l'influence de Pierre le Vénéral, dont les idées étaient fort proches de celles de l'abbé Suger, lequel n'approuvait pas non plus la croisade de son roi Louis VII et essayait de l'en dissuader, s'opposant ainsi à Bernard de Clairvaux.

E Brami[mund]e meinete en sa prisun;  
Mais n'ad talent li facet se bien nun.  
(vv. 3680-81 éd. Segre).

C'est sur cette note que se termine l'histoire de Bramimonde dans la version de Venise IV<sup>40</sup> et dans les versions rajeunies.<sup>41</sup> Il n'y a que les versions de Châteauroux et de Venise VII qui s'intéressent encore au sort ultérieur de la reine en ajoutant que "Deu servira dedenz une abaie."<sup>42</sup> Cette fin chrétienne d'une pécheresse rappelle de près le sort que Wace réserva à la reine Guenièvre dans son *Roman de Brut*;<sup>43</sup> c'est le sort habituel d'une dame noble à destinée tragique dans la littérature de l'époque et il ne faut donc pas le prendre trop au sérieux.

Les modifications apportées par le prêtre Conrad sont plus importantes. Comme nous l'avons mentionné plus haut, Conrad élimine d'abord la reine sarrasine du conseil d'Etat de son mari en la transformant en un chevalier du nom de Brachmont (v. 2569). Le poète de Saint-Denis ne voyait apparemment rien d'anormal dans le fait qu'une femme noble était présente à un conseil politique, car la reine Aliénor en donnait l'exemple dans la France de son temps. Mais

<sup>40</sup>Vv. 3688-69 éd. Gasca Queirazza.

<sup>41</sup>*Version de Paris*, vv. 1411 et 1418 éd. Mortier; *Version de Cambridge*, v. 3402 éd. Mortier.

<sup>42</sup>*Version de Châteauroux*, v. 5874 éd. Mortier; *Version de Venise, VII*, p. 291, v. 26, éd. Foerster.

<sup>43</sup>"La reine . . . / Mielz volsist morte estre que vive./ Mult fud triste, mult fud pensive;/ A Karliun s'en est fuie./ La entra en une abeie./ Nune devint iloc velee./ En l'abeie fud celee./ Ne fud oie ne veüe./ N'i fud trovee ne seue./ Pur la verguine del mesfait/ E del pechié qu'ele aveit fait." (vv. 13201-22 éd. Arnold).

pour Conrad, qui, comme nous le montrerons dans un autre article qui paraîtra prochainement, vivait à la cour d'Henri le Lion, une telle chose était impensable, bien que le duc de Saxe ait épousé une fille d'Aliénor d'Aquitaine, qui avait même géré les Etats de son mari au cours du deuxième exil de celui-ci. En revanche, la reine retient toute l'attention de Conrad dès qu'il s'agit de transposer des éléments religieux, ce qui n'étonne pas le lecteur vu l'atmosphère de profonde piété qui caractérisait la cour de Brunswick après 1183, c'est-à-dire après la destitution d'Henri le Lion en tant que prince de l'Empire et son premier exil auprès de son beau-père Henri II Plantagenet. Conrad a dû se souvenir du triste sort de ses maîtres et du fait que la duchesse Mathilde s'était solidarisée avec son mari lorsqu'il raconte le retour de Roncevaux de Marsile, car il associe Marsile à l'action de Brechmunda: ensemble ils courent démolir le temple, jettent les dieux aux chiens et ordonnent qu'on les fasse piétiner.<sup>44</sup> Et c'est encore Marsile, et non Brechmunda, qui reçoit les messagers de Baligan tout en leur répondant dans l'esprit et même parfois avec les paroles de Bramimonde de la Version d'Oxford: "A quoi pourraient me servir les dieux? demande-t-il. Ils ne voulurent pas avoir pitié de moi. . . . Oh! puisse le feu les consumer, tous ceux qu'il y a dans le monde! Ce sont tous des imposteurs."<sup>45</sup> Marsile s'est donc résigné à un sort apparemment inéluctable, ce qui conduira à sa damnation éternelle. Mais l'impression que la défaite des païens a faite sur Brechmunda est encore plus grande: la reine reconnaît qu'une puissance surnaturelle protège Charles: "Même s'il gagnait quelque avantage, dit-elle aux messagers, Paligan n'y survivrait pas."<sup>46</sup> Son coeur est déchiré entre son amour pour son mari et la cause qu'il sert, et son admiration pour la grandeur presque surnaturelle de Charles: "Je ne le dis pas, se défend-elle, parce que l'honneur de mon seigneur ne m'est pas cher, car à personne je n'en souhaite autant; mais les habitudes de Charles sont telles qu'il cherche lui-même la mort plutôt que de céder d'un pas, même s'il est poussé par la détresse." Et voici qu'elle ajoute le mot magique, celui qui la sauvera: "Je le sais de certitude."<sup>47</sup> Brechmunda ne s'arrête pas au désespoir que lui a inspiré pendant un instant l'impuissance de ses dieux: Conrad

<sup>44</sup>"Si ilten sa/ diu apgot hus nider brechen; / di gote hiezen si weruen/

under di hunde,/ etliche in des wages grunde./ Appollon unt Machmeten./ mit den fuzen hiezen si dar uf treten." (vv. 7135-41 éd. Wesle-Wapnewski).

<sup>45</sup>"Waz machten mir die gote frum sin?/ . . . si newolten (sich) nicht über mich erbarme,/ . . . wanne weren sie alle uerbrunnen,/ swaz ir in der werlte were! sie sint alle trügenere." (vv. 7277-90 éd. Wesle-Wapnewski).

<sup>46</sup>"Gewinnet er da zim dichein ere,/ Paligan derne über windet iz niemir mere." (vv. 7319-20 éd. Wesle-Wapnewski).

<sup>47</sup>"Daz neredede ich umbe daz nit: / mines herren ere sint mir so wol negan./

Karles site sint so getan: / er sūchet selbe den tot/ e er durch. dicheinir slachte not/ ain fuz iemir entwiche. / daz waiz ich wol warlichen." (vv. 7321-7328 éd. Wesle-Wapnewski).

nous montre comment cette âme sensible, après l'abandon de sa religion qui s'est exprimé par l'iconoclastie accomplie par elle et son mari, se convertit graduellement "par amour," disait le poète sandionysien, au christianisme. La certitude que Charles subirait plutôt la mort que de céder même d'un pas-indubitablement une allusion discrète à la Passion du Christ—est le premier indice qu'elle a surmonté le désespoir et qu'elle s'achemine vers son salut. Mais une évolution ne s'accomplit jamais en ligne droite, et celle de Brechmunda vers la foi chrétienne le montre: à l'arrivée de Paligan, elle se jette à ses pieds et désespère à nouveau: "Malheur que je sois née pour le seul chagrin et une aussi grande infortune! Aucun brave ne nous est resté!"<sup>48</sup> Conrad pousse la description de la rechute si loin qu'il introduit même le symbole du manteau de la protection sous lequel elle est couverte par l'Antéchrist: "Paligan la prit sous son manteau et consola la dame en disant: '. . . Les chrétiens, je les chassera, Charles ne baillera plus!"<sup>49</sup> Mais immédiatement après la victoire de Charles sur Paligan, lorsqu'elle voit comment l'affliction due à la défaite tue son mari, Brechmunda, dans sa douleur, s'avance de nouveau sur le chemin de sa conversion puisqu'elle regrette de ne pouvoir donner sa vie pour purifier l'âme de Marsile—ce qui signifie que, sur le plan théologique, Marsile n'a pu recevoir l'extrême onction—car maintenant elle ne sera plus jamais réunie à lui, même pas après la mort: Marsile devra brûler pour toujours en enfer.<sup>50</sup> Conrad est si désireux de sauver l'âme de la reine sarrasine qu'il change même le cours de l'action du poème: tandis que dans la Version d'Oxford, Charlemagne doit encore abattre la porte de Saragosse avant que Bramidonie lui rende les soixante tours de la ville, Brechmunda lui ouvre elle-même les portes de la ville dès qu'elle le voit s'approcher, puis se jette à ses pieds—geste qu'elle avait fait envers Paligan, et qui (est-ce un hasard?) se retrouve dans la Version de Cambridge,<sup>51</sup> demandant d'être reçue au sein de la chrétienté: "Les diables m'ont longtemps trompée, dit-elle au roi. Tu es arrivé à mon réconfort. Je reconnais bien la vérité de ta foi: aide-moi à devenir chrétienne! Je crois en mon Seigneur: —on notera ici l'ambiguïté du mon "Seigneur" dans ces paroles adressés à l'Empereur—Telle que tu me voudras, je serai."<sup>52</sup> Mais il y a plus, et ceci est une des trouvailles de

<sup>48</sup>"Owe des ich gelebet han, / mines herce laides, / alsus grozen unhailes! / uns nist niemen frumer bestanden." (vv. 7386-7389 éd. Wesle-Wapnewski).

<sup>49</sup>"Paligan uie sie unter sinin mantel, / er troste die frouwin, / er sprach: 'du scolt mir daz geloubin: / . . . di christen ich uertribe, / Karl der ne richsenet nicht mere." (vv. 7390-99 éd. Wesle-Wapnewski).

<sup>50</sup>"Brechmunda di chûnigin / uiel wainde uber in; / si sprach: 'macht ich dich geraine, / da ware umbe uaille / alkaz ich ie gesach. / uil lait ist mir din ungemach. / nune mac dich niemen wider gewinne(n): / in der helle mustu brinnen.'" (vv. 8597-8604 éd. Wesle-Wapnewski).

<sup>51</sup>"Et Brunamonde ne s'est plus atendue: / Vient a Charlon, es piés li est chaüe; / Merci lui crie, et a lui s'est rendue." (vv. 3396-98 éd. Mortier).

<sup>52</sup>"Di tiuel hant mih lange betrogen. / du bist mir zetreste komen. / ih

notre poète: Le lendemain de la conquête de Saragosse, l'Empereur, suivant l'ancienne tradition, pleure les morts de bataille. Brechmunda, maintenant convertie, ne peut pas souffrir ces lamentations, et-on s'imaginerait entendre la duchesse Mathilde s'adressant à son mari Henri le Lion après la perte de son empire-elle s'écrie: "Seigneur, que mon Dieu vous le défende! J'ai la ferme croyance que, puisqu'ils sont morts pour la cause juste, ils vivront pour toujours devant Dieu. Or je vous ai entendu dire, seigneur, que l'on ne doit pas pleurer les justes, car leur mort est une bonne mort chrétienne; ce ne sont que les non repentis qui meurent d'une mort définitive. Ces saints ici nous obtiendront la grâce divine."<sup>53</sup> Discours de prosélyte qui surprend fort l'Empereur: celui-ci s'étonne de ces paroles sages et cesse en effet de se lamenter, malgré la cruelle douleur qu'il ressent. Ce n'est qu'à ce moment que Brechmunda disparaît du récit de Conrad.

Le Ruolantes liet est la seule version rolandienne, si on excepte la brève mention des Versions de Châteauroux et de Venise VII, qui parle d'une conversion de la reine sarrasine. Le modèle français de Conrad l'aurait-il déjà contenue, suivant peut-être en cela un récit proche de la Version d'Oxford? Nous avouons que nous l'avons d'abord supposé,<sup>54</sup> d'autant plus que nous avions réussi à apporter de nouvelles preuves à la datation tardive du poème allemand proposée en 1967 par Mme Lejeune et M. Stiennon,<sup>55</sup> et à la composition en Angleterre du modèle français utilisé par Conrad.<sup>56</sup> Mais nous avons changé d'avis, surtout pour deux raisons: Premièrement, la conversion est racontée à la fin de l'épisode de Baligant," là où le poète sandionysien parle, en effet, longuement de l'émotion de la reine; c'est à ce moment précis dans la trame du récit que les Versions de Châteauroux et de Venise VII, elles aussi, insèrent leur vers "Deu servira dedenz une abaie." Après, Bramimonde disparaîtra

erkenne wol dine warheit:/ hilf du mir zu der christinhait!/ ich geloube an minin trechtin: / swi du gebiutest so wil ich sin." (vv. 8625-30 éd Wesle-Wapnewski).

<sup>53</sup>"Daz uerbietu, herre, min trechtin,/ . . . daz ist de min geloube,/ want si durh daz rechte sint gelegen,/ daz sie uor gote iemir leben./ nu hort ich dich, herre, sagen: / die rechten scol man nicht chlagen / (ir tot ist geware),/ sunt offen suntare, di totliche ersterben. / dise heiligin sculen uns gotes hulde erweruen." (vv. 8646-56 éd. Wesle-Wapnewski).

<sup>54</sup>Voir notre étude "Changes in Old French epic poetry and Changes in the taste of its audience," à paraître dans les Actes du colloque sur The Epic in Medieval Society: Aesthetic and Moral Value Systems, colloque organisé par le Department of Germanic Languages de l'Université de Michigan à Ann Arbor du 11 au 14 avril 1973.

<sup>55</sup>La Légende de Roland dans l'art du moyen âge (Bruxelles: Arcade, 1967), p. 119: "entre 1180 et 1195," dates que nous avons réussi à resserrer encore davantage en assignant à la composition la période de 1185 à 1189.

<sup>56</sup>Cf. R. Lejeune et J. Stiennon, op. cit., p. 135 sqq.

également de la version allemande; à Aix, il n'est plus question de Brechmunda. Une deuxième raison qui nous incite aujourd'hui à voir dans le "buoch" français de Conrad une version proche de Venise IV, en ce qui concerne la reine sarrasine également,<sup>57</sup> est constituée par le fait que le poème de Conrad ne mentionne pas le nom de baptême de la reine, Julienne. Ceci est d'autant plus frappant que le Ruolantes liet contient beaucoup plus de noms propres que la Version d'Oxford<sup>58</sup> et que le culte de sainte Julienne est bien attesté en Bavière et même à Ratisbonne.<sup>59</sup>

Nous concluons donc que la laisse CCXXXIX et le début de la laisse CCXC de l'édition Segre, qui racontent le baptême de Bramidonie à Aix, doivent être une addition du remanieur angevin en Angleterre, au cours de la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle. C'est lui qui, en transcrivant le texte du poème sandionysien, s'est souvenu du passage où il était dit que la reine est faite prisonnière sans que l'Empereur la force à se convertir, car "ço voelt li reis, par amur cunvertisset." Donc, sans se soucier de la description du caractère de Bramimonde dans son modèle, il a dû sembler au remanieur que le poète avait oublié la reine et que la réalisation du désir de l'Empereur ne pourrait que contribuer au prestige de ce dernier. Voilà pourquoi il a inséré entre le jugement de Ganelon et la guerre de Libye, dont nous avons un écho dans l'adaptation danoise,<sup>60</sup> cet épisode du baptême, dont le texte, malheureusement, ne nous est pas parvenu en entier.

Mais le manuscrit nous a conservé au moins le vers 3986 "Truvee li unt le num de Juliane,"<sup>61</sup> qui est d'une valeur sans pareille, car il prouve à merveille—comme nous le montrerons—que le texte de la Version d'Oxford fut remanié en Angleterre. Depuis T. Atkinson Jenkins,<sup>62</sup> on s'est interrogé sur le

<sup>57</sup>Cf. aussi notre article "La place du Ruolantes liet dans la tradition rolandienne," Le Moyen Age, 71 (1965), 215-246, 401-421.

<sup>58</sup>384 contre 336; les éditeurs du poème allemand ont marqué d'un astérisque même 98 noms qui ne se trouveraient pas dans la Version d'Oxford.

<sup>59</sup>Cf. Karl-Ernst Geith, Priester Arnolts Legende von des Heiligen Juliana. Untersuchungen zur lateinischen Juliana-Legende und zum Text des deutschen Gedichtes (Diss. Freiburg i. Br., 1965), p. 17.

<sup>60</sup>Cf. P. Aebischer, op. cit., p. 199 sqq.

<sup>61</sup>Cette forme se rapportant à un masculin est tout à fait correcte dans un manuscrit anglo-normand et n'a pas besoin d'être corrigée par les éditeurs jusqu'à M. Segre, cf. Mildred K. Pope, From Latin to Modern French with especial consideration of Anglo-Normand. Publications of the University of Manchester, No. 229 (Manchester: University Press, 1934), par. 1235: ". . . sporadic instances of -ee (m.) occur from the later twelfth century on."

<sup>62</sup>La Chanson de Roland. Oxford Version, revised edition. Heath's Modern Language Series. Boston-New York-Chicago-London: Heath, 1924, note au v. 3986: "Is there special fitness in the choice of this name for the former Queen Bramimonde?"

choix du nom de Julienne, mais ce n'est que M. Gérard Brault qui s'est demandé s'il pouvait exister en rapport entre sa mention dans notre texte et une région où sainte Julienne était particulièrement vénérée. Dans son étude déjà mentionnée,<sup>63</sup> M. Brault arrive à la conclusion que le poète a voulu évoquer la tradition qui rattachait le tombeau de la sainte au pays natal de la reine sarrasine. Notre savant confrère appuie ses arguments sur la Vie de Sainte Juliane, datée après 1150,<sup>64</sup> dans laquelle nous lisons:

En Esturges en la montagnie  
Deza saint Jame, emmi Espanie,  
La gist li cors de la pucele  
En une fiertre gente et bele.  
Trente nonains at el mostier  
Ki la servent del Deu mestier.  
(vv. 1279-1284 éd. Von Feilitzen)

Il n'y a pas de doute que le monastère très riche et très puissant de Santillane aux Asturies, situé sur un des chemins secondaires du pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, était un centre du culte de la sainte.<sup>65</sup> Mais selon les Acta Sanctorum, il y a, outre celle de Santillane, des églises dédiées à sainte Julienne et contenant même ses reliques, en Castille, ainsi qu'à Naples, à Ravenne, à Como, à Hall au Tyrol, à Utrecht, Bruxelles, Douai, Soissons, Reims, Sens, Autun et encore dans d'autres localités d'Europe.<sup>66</sup> Des recherches récentes et fort minutieuses ont, de plus, constaté que le culte de sainte Julienne existe au moins depuis la fin du V<sup>e</sup> siècle. Et entre la fin du V<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle on trouve deux centres de ce culte: l'Italie méridionale, plus exactement la région de Naples, et l'Angleterre.<sup>67</sup> Cette situation curieuse

<sup>63</sup>Cf. n. 6.

<sup>64</sup>Cf. S. R. T. O. D'Ardenne, éd. be Liflade ant te Passiun of Seinte Iuliene. Early English Text Society, no. 248 (Oxford: University Press, 1961), p. xxi: "L'auteur n'est pas wallon, écrivit Jules Feller à l'éditeur (loc. cit.) encore moins picard, mais un scribe wallon doit avoir laissé sa trace dans la transcription du poème." Serait-il d'origine anglo-normande, comme l'avaient prétendu William Strunk, The Juliana of Cynewulf, The Belles-Lettres Series, section I: English Literature from its Beginning to the Year 1100 (Boston-London: Heath, 1904), p. xliii, et Ernst Brunöhler, Ueber einige lateinische, englische, französische und deutsche Fassungen der Julianenlegende, mit einem Abdruck des lateinischen Textes dreier Münchener Handschriften (Diss. Bonn, 1912), p. 7?

<sup>65</sup>Cf. Dom Luis-Maria de Lojendio, "Santillana del Mar. Histoire," Castille Romane, éd. Dom Abundio Rodriguez et Dom Luis-Maria de Lojendio, trad. p. Dom Norbert Vaillant, vol. I, coll. "La Nuit des Temps," no. 23. L'Abbaye Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire (Yvonne): Zodiaque, 1966, pp. 52-54.

<sup>66</sup>Cf. K.-E. Geith, op., cit., p. 15.

<sup>67</sup>Cf. Ibid., p. 14.

s'explique par le fait que le culte de cette sainte, qui se développa d'abord à Naples, fut transplanté en Angleterre au VII<sup>e</sup> siècle, lorsqu'en 670 Hadrien devint abbé de Saint-Pierre-et-Paul à Cantebury et directeur de l'école cathédrale. Or, Hadrien, originaire d'Afrique, avait été, selon Bède (Hist. eccles., IV, 1), abbé in monasterio Niridano près de Naples, avant d'accompagner, sur l'ordre du pape Vitalius, Théodore de Tharse, nouvellement élu archevêque de Canterbury.<sup>68</sup> Parmi les écrits qu'Hadrien emporta avec lui, il dut y avoir aussi un exemplaire où figuraient des vies de saints, dont celle de sainte Julienne, car des copies de textes composés en Italie et provenant tous d'Angleterre, où Adrien et ses compagnons les avaient apportés,<sup>69</sup> circulaient aux VIII<sup>e</sup> - IX<sup>e</sup> siècles en Allemagne et en France. Bède le Vénérable inclut la vie de sainte Julienne dans son martyrologe, et le plus ancien poème en langue vulgaire sur la sainte, celui de Cynewulf en anglo-saxon, du début du IX<sup>e</sup> siècle,<sup>70</sup> repose sur un manuscrit latin de la légende écrit en Angleterre.<sup>71</sup> Mentionnons encore que, du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles, il y a une demi-douzaine de versions moyen-anglaises de la vie de sainte Julienne, dont la plupart en vers,<sup>72</sup> auquel il faut encore ajouter la Vie de Sainte Juliane en ancien français, composée, à ce qui semble, également en Angleterre. Cela témoigne suffisamment de la popularité de cette sainte dans ce pays, pour qu'on comprenne pourquoi l'adaptateur angevin de la Chanson de Roland pensa immédiatement à sainte Julienne, lorsque l'occasion se présenta.

Quelle fut cette occasion, devons-nous nous demander pour finir. Quel moment du récit de la Chanson a déclenché chez un remanieur écrivant en Angleterre cette association d'idées avec la populaire sainte Julienne? Joseph Bédier<sup>73</sup> pensait que le poète avait choisi le nom de sainte Julienne parce que celle-ci "vécut parmi les païens, chez son père Africanus. Fiancée à neuf ans à Eleusius, préfet de Nicomédie, grand persécuteur des chrétiens, elle fut livrée au martyre par lui, quand elle eut dix-huit ans. Une telle sainte, conclut Bédier, était assez bien qualifiée pour devenir la patronne céleste d'une sarrasine qui se convertit." Il ne nous semble pas que Bédier ait trouvé ici la clé de l'énigme, car les traits de la Vita de la sainte qu'il relève sont pratiquement identiques à ceux de la Vita de sainte Marguerite, avec qui sainte Julienne était d'ailleurs souvent confondue dans l'iconogra-

<sup>68</sup>Cf. K.-E. Geith, op. cit., p. 99 sqq.

<sup>69</sup>Cf. Wilhelm Levison, England and the Continent in the Eighth Century (Oxford: Clarendon Press, 1946), p. 141; K.-E. Geith, op. cit., p. 101 sqq.

<sup>70</sup>Rosemary Woolf, ed., Juliana. Methuen's Old English Library (London: Methuen, 1955), pp. 5-7.

<sup>71</sup>K.-E. Geith, op. cit., p. 101.

<sup>72</sup>S. R. T. O. d'Ardenne, ed. cit., pp. xx-xxii.

<sup>73</sup>La Chanson de Roland commentée (Paris: H. Piazza, 1927), p. 320

phie médiévale.<sup>74</sup> D'après les renseignements reçus de l'Index of Christian Art à Princeton,<sup>75</sup> l'iconographie chrétienne distingue quatre épisodes dans la Vita de sainte Julienne de Cumes (vénérée le 16 février), à savoir son martyre en général, sa comparution devant le tribunal d'Eleusius, ses tortures diverses et la punition qu'elle inflige au diable. M. Brault, dans son étude citée si souvent ici, croit que c'est ce dernier aspect qui a dû en appeler à l'imagination populaire. "La figure de cette sainte énergique, écrit-il, tiraillant le diable par les cheveux ... ou le tenant par sa chaîne et le battant rudement d'une verge, se retrouve souvent dans l'art roman, témoignant de sa faveur auprès du peuple." C'est également l'avis du spécialiste de l'Index of Christian Art que nous avons consultée.<sup>76</sup> Nous pensons aussi que c'est surtout sainte Julienne vainqueur du diable, qu'elle réussit à enchaîner avec ses propres chaînes et à qui elle fait confesser tous ses crimes contre l'humanité, qui a dû frapper l'imagination populaire. Il se peut en outre, comme le suggère M. Brault, que le fait que lorsqu'Eleusius la fit de nouveau comparaître devant lui, la sainte traîne même le diable avec elle jusqu'à ce que celui-ci implore la miséricorde chrétienne et qu'elle le précipite dans le fumier,<sup>77</sup> ait ajouté

<sup>74</sup>Cf. M. R. James, "An English Picture Book of the Late Thirteenth Century," Walpole Society, 25 (1936-37), p. 30.

<sup>75</sup>Que Mlle Adelaïde L. Bennett, qui nous fournit ces indications précieuses dans sa lettre détaillée du 19 juin 1973, veuille trouver ici l'expression de notre plus sincère gratitude.

<sup>76</sup>"Relevant to your problem of Braimonde's conversion is the last event of Juliana's temptation in prison" (lettre du 19.6.1973). Parmi les nombreux matériaux fournis par le Dr. Bennett, il ne nous a été possible de consulter que les suivants: 1) Le bas-relief de la façade de la cathédrale de Worms, daté d'env. 1160, in: Georg Illert, Worms (s.l. [München-Berlin]: Deutscher Kunstverlag, s.d. [1970]), p. 38, pl. 10; 2) Le bas-relief du transept septentrional de l'église de Siones dans la vallée de Mena entre Burgos et Bilbao, daté du dernier quart du XII<sup>e</sup> siècle, in: Dom Abundio Rodriguez et Dom Luis-Maria de Lojendio, op. cit., p. 195, pl 72; 3) Dans la même publication, p. 60, il est encore question d'une représentation de la sainte sur un des soixante-trois chapiteaux de la collégiale de Santillana: "Et sur le premier [chapiteau] de l'abside de gauche figure une représentation tout à fait classique dans le roman: le personnage tenant le démon enchaîné, qui dans le cas présent pourrait bien être sainte Julienne, car c'est l'une de ses représentations les plus caractéristiques." Malheureusement, l'Index of Christian Art ne nous a pas fourni de renseignement bibliographique où nous aurions pu voir une photo de ce chapiteau; 4) voir plus haut, n. 74.

<sup>77</sup>"Misit prefectus Iulianam de carcere eici ut si forte invenissent ipsam viventem adducerent illam ante tribunal suum. Dum adduceretur beata Iuliana trahebat secum demonem. Demon autem rogans sanctam dicebat: 'Domina mea Juliana, noli me amplius hominibus ridiculum facere. Non enim iam possum postea venire ad patrem meum. Superasti me, quid allud vis? Dicunt christiani nos miseri-

beaucoup à la popularité de cette sainte, bien que cela ne se remarque pas trop dans la littérature et encore moins dans l'iconographie. En revanche, l'iconographie suggère clairement que c'est la punition, du diable qui a dû inspirer le remanieur anglo-normand. C'est, entre autres, aussi la représentation de la sainte dans un livre d'images exécuté dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, très probablement dans l'abbaye de Saint-Albans en Angleterre, de sainte Julienne saisissant de la main gauche la nuque du diable qu'elle maintient à genou et brandissant dans la droite un fouet à trois noeuds, dont elle s'apprête à le frapper d'un coup formidable.<sup>78</sup> Cette scène rappelle de près celle de la Version d'Oxford dans laquelle Bramimonde et 30.000 personnes courent dans une crypte et s'attaquent à Apollin; là ils

Entre lur piez a tere le tresturnent,  
A granz bastuns le batent e defruisent;

(vv. 2587-2588 éd. Segre)

Ce même motif se retrouve d'ailleurs plus tard dans la Vita de la sainte, lorsque le préfet lui-même désespère des dieux païens incapables de briser la foi inébranlable de Julienne:

Et cum hec vidisset prefectus  
scidit vestimenta sua cum gemitu  
et vituperavit deos suos.<sup>79</sup>

Nous terminerons donc en concluant que c'est grâce à la popularité de sainte Julienne en Angleterre et grâce au motif de la punition du diable et des dieux païens qu'un remanieur anglo-normand conçut, probablement dans le troisième quart du XII<sup>e</sup> siècle, l'idée d'insérer, entre les épisodes du jugement de Ganelon et de la Guerre de Libye, une description de la conversion de Bramimonde, "complétant" ainsi selon son interprétation personnelle l'évolution spirituelle de la reine sarrasine, laissée, d'après lui, inachevée dans l'oeuvre du poète de Saint-Denis.

Hans E. Keller  
The Ohio State University

cordes esse, tu autem ferox in me visa es.' Et dum talia diceret demon sancta Iuliana trahens eum per forum proiecit demonem in locum stercoris." (ap. K.-E. Geith, "Die Juliana-Legende des Windberger Legendars," op.cit., p. 325.

<sup>78</sup>Cf. M. R. James, op. cit., p. 29; pl. XVII (b). "The character of colouring (perhaps the green in particular), draperies, and drawing remind one forcibly of the illustrated books connected with the name of Matthew Paris, e.g., the lives of St. Alban and St. Edward. . . . The most peculiar figure among the Saints selected is undoubtedly Juliana: there is a slight probability that the owner of the book may have regarded her as patron or have borne her name." (p.30).

<sup>79</sup>ap. D.-E. Geith, ed. cit., p. 328